

La mélodie

nocturne

Cela recommençait, alors même que tout paraissait calme et serein : les dernières braises frémissant dans l'âtre, la maîtresse assise et dodelinant de la tête, son bébé dans les bras, la tapisserie à moitié achevée placée contre le mur, attendant qu'on la termine demain, l'astre rougeoyant visible au travers d'un nuage orangé par la fenêtre et le doux babil d'un petit oiseau perché dans la charpente. Anna entendit au loin les premières notes discordantes de la mélodie.

L'oiseau poussa un cri et s'enfuit par la fenêtre d'un rapide battement d'ailes, tandis que le nourrisson s'éveillait en s'époumonant. Le cantique enfla, sans que son rythme s'accélére pour autant. Tout sembla suivre la cadence de la musique, comme si une subtile chorégraphie avait été répétée à l'avance : la maîtresse qui se levait pour aller à la fenêtre, les nuages qui se paraient soudain de reflets rouges, le cri d'effroi de la jeune femme, avalé par la musique. Quant à ce qui s'ensuivit, Anna avait assisté à la scène tant de fois qu'elle ne la revoyait même plus dans ses cauchemars.

Elle ne se souvenait pas de l'existence qui avait été la sienne avant d'être recueillie par de lointains cousins, mais elle savait que quelque chose dans son passé la différenciait des autres. Ce n'était pas seulement le fait que ses parents soient décédés, beaucoup d'autres jeunes filles avaient aussi perdus leur père et leur mère pendant la guerre, pas plus que le comportement des habitants de Gorne ou du proche duché de Loth, qui la traitaient avec l'indifférence que tous les riches bourgeois montrent pour les jeunes servantes.

Mais Anna avait la certitude d'être seule, différente... tout cela, à cause d'un air de musique qu'elle entendait sans cesse, et à cause de ses cauchemars.

Quelque fois, elle avait essayé d'en parler à quelqu'un après son travail, quand elle rentrait à la maison, mais toujours ses efforts se révélèrent sans succès.

« Tu es dotée d'une grande imagination », disait sa cousine Julia avant de lui sourire avec indulgence et de lui faire signe de s'en aller pour qu'elle puisse continuer à s'occuper de la maisonnée.

« Différente ? Mais tout le monde se croit différent. C'est un sentiment on ne peut plus généralisé », lui expliquait son cousin aîné Kalim, dont les études philosophiques le mettaient souvent en présence de tels paradoxes.

« Si tu dis à tout le monde que tu entends de la musique alors qu'il n'y en a pas, les gens penseront que tu es folle et tu finiras enfermée dans un asile », la menaçait l'oncle Triffith, qui vivait avec eux, avant de repartir s'occuper de ses affaires.

Quant à sa cousine Alicia, avec qui elle passait le plus clair de son temps à parler lors des longues veillées au coin du feu, elle était celle qui s'intéressait le moins à la mélodie et aux rêves de la jeune femme.

La chaleur ne diminuait pas devant l'âtre à présent éteint. Avec le temps, Anna avait fini par s'accoutumer à la musique. À la tombée du soir, la litanie approchait, elle venait de loin et la servante sentait toujours le moment de son arrivée. Entre chien et loup, les notes s'installaient dans sa tête et résonnaient d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Pourtant cette mélodie ne l'empêchait pas de vivre. Bien au contraire ! Anna continuait son travail malgré l'air qui dansait dans sa tête. Elle pouvait parler, réfléchir normalement et s'endormir comme tout le monde. Les cauchemars hantaient ses nuits et la mélodie ne cessait de résonner sous son crâne, qu'elle soit éveillée ou non.

Mais ce soir-là, il y avait quelque chose d'anormal. Alors que les dernières lueurs rougeoyantes disparaissaient à l'horizon, Anna se sentit mal à l'aise. Brusquement, elle prit

conscience que la mélodie avait changé. Le subtil rythme des notes était devenu plus agressif, plus pénétrant. Comme si quelque chose allait arriver.

La maîtresse, qui rangeait son ouvrage de broderie, lui ordonna de préparer les chambres pour la nuit. Effectuant les gestes quotidiens comme une automate, Anna pensait toujours à cette mélodie. Cette nuit, ses rêves aussi s'étaient modifiés. En plus de ses habituels cauchemars, une scène floue s'était introduite dans son sommeil. La vision, imprécise, ne permettait pas de distinguer toute l'action mais Anna apercevait les silhouettes de trois personnes. La première tendait un bras menaçant vers une deuxième forme, plus petite, étendue sur un sofa. La troisième contemplait la scène, un peu à l'écart, derrière les deux autres.

Au cours de la journée, ces images avaient hanté l'esprit d'Anna. Heure après heure, elles se faisaient plus précises. Elle avait d'abord découvert l'enfant, emmaillotté et couché dans le sofa. Son visage reflétait la peur. Pourtant, il ne criait pas, car sa bouche restait close dans une expression de frayeur. Ensuite, depuis ce point central, les détails vinrent entourer le nourrisson. Le tissu du sofa, les lattes du plancher, et cette main qui le surplombait. Une main crispée, avec de longs doigts décharnés terminés par des ongles crochus. Pourtant le corps et le visage de la deuxième personne restaient incertains. Dans l'après-midi, la troisième silhouette s'était peu à peu dévoilée. Un petit vieillard sec et maigre, vêtu d'une robe en velours noir, serrée autour de ses reins par un cordon de soie. Sur sa tête, une capuche en velours également noir laissait passer, de chaque côté de la figure, les longues mèches de ses cheveux blancs qui encadraient rigidement le visage. La robe ensevelissait le corps comme dans un vaste linceul, et ne permettait de voir de la forme humaine qu'un visage étroit et pâle. Les lèvres de cet homme étaient si décolorées, si minces, qu'il fallait une attention particulière pour deviner le rictus mauvais, plein de méchanceté. Son large front ridé, ses joues blêmes et creuses, la rigueur implacable de ses petits yeux verts dénudés de sourcils inspiraient la peur.

La jeune servante redescendit péniblement les escaliers, prise de vertiges provoqués par la mélodie. En pénétrant dans la salle de séjour, elle croisa sa maîtresse qui montait se préparer. Anna se traîna péniblement vers un fauteuil quand brusquement la mélodie enfla encore, manquant de la submerger. Lentement, la jeune femme se mit à avancer en direction du bébé qui pleurait dans le sofa, abandonné par sa mère.

Soudain, le voile de sa vision se déchira définitivement. Le troisième visage lui fut brutalement révélé : c'était le sien, enlaidi d'une indicible cruauté qui lui enleva toutes envies de résister à son malheur. Enfin, elle se plongea dans la mélodie et, obéissant au rythme diabolique, se dirigea vers l'enfant...

...

« Mademoiselle ...Mademoiselle...Réveillez-vous... » La brume commençait à se dissiper dans la tête d'Anna. Un sentiment étrange l'imprégnait toute entière. Quelqu'un l'appelait, et doucement, elle ouvrit les yeux. On se penchait sur elle mais un épais brouillard la séparait encore du monde. Une douleur aiguë fusait à l'arrière de son crâne.

« Que s'est-il passé ? » fit-elle en geignant. En se redressant, Anna vit les éclats de verres qui jonchaient le sol, autour d'elle. Une fenêtre avait été brisée et un vent glacé soufflait dans la pièce. Frissonnante, elle se tourna vers le jeune cuisinier.

« Un voleur vous a agressée, dit-il en souriant benoîtement. Et le bébé de la maîtresse est mort... Egorgé, ajouta-il. Puis, regardant le bras de la servante : Mais vous êtes blessée ! »

Anna vit avec étonnement son poignet droit dégoulinant de sang.

« Oh... Ce n'est rien. Juste un bris de vitre, je pense.

– A votre place, j'irais vite nettoyer la plaie. Venez aux cuisines, je peux vous aider.

– Non merci... Ca va... Je...J'irai aux toilettes. Il y a tout ce qu'il faut là-bas, lui dit-elle en se relevant. Anna s'éloigna rapidement sous le regard quelque peu déçu du cuisinier.

...

« Anna, nous sommes désolés, mais nous allons devoir nous séparer de vous. Nous avons été fortement éprouvés, surtout ma femme, par les évènements récents, dont l'assassinat de notre fils est le dernier d'une longue série. » Anna voyait rarement le maître. Il l'avait fait venir dans un petit salon, au deuxième étage de la vaste demeure. Il paraissait encore jeune, grand, dans la force de l'âge. L'homme arborait un sourire douloureux tout en posant ses grandes mains sur les épaules de sa femme. Les yeux du couple étaient toujours rougis par le chagrin mais les marques en étaient plus apparentes chez la femme.

« Des incidents inquiétants se produisaient régulièrement ces dernières nuits : des voleurs s'introduisaient en fracturant des portes, cassaient des vases, des vitres, déplaçaient des meubles, volaient des objets... Mais maintenant, c'est terminé ! Comme la police ne peut rien faire pour nous, nous avons décidé de déménager et de quitter Corne pour la campagne. Peut-être s'éloigner de la ville résoudra nos problèmes. Dans ces conditions, vous comprenez bien qu'il nous est impossible d'emmener tout notre personnel ! »

Anna baissa la tête, dissimulant son trouble, car elle se doutait qu'elle n'était pas totalement innocente. Pourtant elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Avait-elle vraiment tué cet enfant ? Ne s'agissait-il pas seulement d'une étrange coïncidence avec sa vision ? Peut-être un agresseur était-il vraiment entré puisqu'une fenêtre avait été brisée. Toutes ces questions tourbillonnaient dans sa tête.

« – Bien sûr, monsieur... Dans combien de temps comptez-vous partir ?

– Notre départ est fixé fin de semaine... Mais vous êtes blessée ! » Anna ramena vivement derrière son dos la main qu'elle tentait de dissimuler depuis le début de l'entretien. Puis elle dit en rougissant

« Ce n'est rien Monsieur, une stupide coupure avec un morceau de verre... Je vais très bien. »

« Bon... Dans ce cas...Vous nous quitterez demain matin. Votre salaire vous sera remis à ce moment-là. »

...

Ce soir-là, l'oncle Triffith paressait en faisant chauffer sa graisse au coin du feu, tandis que les cousines mettaient la table. Un sourire béat fendait la figure épaisse du gros homme. Leur habitation n'était pas bien grande, la pièce commune avait le privilège d'être chauffée. Les chambres y étaient attenantes afin de profiter au maximum de la chaleur dégagée par l'ancien feu ouvert. La cuisine bénéficiait d'un four en terre et de quelques casseroles de cuivre, le tout étant d'une propreté impeccable, reflet de la maîtresse de maison, Julia, qui dirigeait la famille reconstituée d'une main de fer. Elle n'était pourtant pas l'aînée, mais les quatre autres lui obéissaient. Même l'oncle acceptait parfois ses décisions malgré son caractère de dominant.

« Et bien, ma petite Anna, en gros tu t'es fait virer, si je comprends bien ?

– Mais non, mon oncle ! Il faut les comprendre ! Ces gens ne pouvaient tout simplement pas m'emmener avec eux !

– Et bien, il va falloir te trouver un travail. Je te rappelle que nous t'avons recueillie et je ne tolérerai pas que tu vives à nos dépends. Tu dois contribuer aussi à assurer notre subsistance à tous.

– Je sais. Demain j'irai voir en ville. Avec un peu de chance, j'y trouverai un employeur sympathique. »

Doucement, la mélodie recommençait à envahir les sens d'Anna. Roulant paisiblement dans sa tête, les notes avaient repris leur rythme habituel.

Un bruit de tonnerre ébranla les murs de la maison. Puis une voix suraiguë provenant de la cuisine, et qui fit sourire Anna, résonna dans les oreilles de l'oncle.

« Kaaaliim ! Je t'interdis de claquer les portes aussi fort ! Et maintenant tu retournes t'essuyer les bottes !! » Kalim fit mine de poursuivre son chemin mais quand il vit la silhouette de sa sœur avec son rouleau à pâtisserie, la grand gaillard fit demi-tour, direction : le paillason. Car malgré sa taille (il faisait une tête de plus qu'elle), il restait le cadet. Puis nullement troublé par la colère de sa sœur, le jeune homme s'élança à nouveau vers Anna.

« Regarde ce que j'ai trouvé pour toi » fit-il en tendant une liasse de feuilles humides dégageant une forte odeur de bière. Anna prit le journal avec une grimace de dégoût.

« Tiens, je croyais que tu étudiais ! » lui-dit Triffith.

« Bien sûr, mais...heu... Je l'ai pris pendant la pause en fait. » articula-t-il.

Dans les dernières pages du torchon, la jeune femme trouva ce à quoi Kalim voulait faire allusion.

« Baron Vhor cherche gouvernante capable d'assumer les charges de femme de chambre et d'aide cuisinière. Toutes deux ayant récemment disparu. Si intéressée, se présenter au Manoir Vhor avec cette annonce. *Manoir Vhor, Chemin de la Falaise, Amsfelt.* »

Le Galérien, semaine du 10 au 17 octobre.

« Je pense que cela va vous plaire, mon oncle » dit-elle en lui tendant le journal.

« Mais c'est inespéré !!! On peut dire que tu as de la chance. Cela représente une belle promotion. Tu va maintenant pouvoir travailler chez des châtelains. Je vais m'arranger pour te trouver un cocher afin de t'y conduire dès demain... Non, ne me remercie pas, c'est tout à fait normal. » Le gros homme se leva vivement, trottina vers la porte et disparut rapidement dans la nuit, avalé par les ténèbres sous le regard interloqué d'Alicia qui sortait de la cuisine avec ses plats fumants.

...

Anna jeta la coupure de journal dans sa valise et la ferma d'un geste brusque. Embrassant une dernière fois ses cousins et son oncle, elle empoigna son bagage, et sortit. Elle s'engouffra dans une vieille calèche noire qui l'attendait au bord de la route.

Trois vieilles commères regardèrent l'attelage s'ébranler et tourner le coin de la rue. Seul un jeune vendeur de journaux vit, avec étonnement, le véhicule noir prendre la direction d'Amsfelt.

Amsfelt était une région semi-sauvage dont le territoire majoritairement forestier s'étendait sur de longs miles. Les rares groupes de cabanes n'étaient que des villages de chasseurs et de bûcherons venant s'y abriter durant une saison. La contrée vallonnée ne connaissait pas les incursions de l'homme moderne. Pourtant, au centre de cette région, au milieu de quelques collines désertiques, se dressait un manoir. Peu de gens en connaissaient l'existence. Personne n'osaient s'aventurer jusqu'à la vieille demeure. Les quelques habitants y vivaient en complète autarcie.

Le cocher avait rabattu la capote de la calèche pour protéger Anna d'une tempête de neige qui se levait. Puis il s'était emmitoufflé dans un long manteau noir et avait repris sa place, cravachant l'unique cheval (l'oncle Triffith tenait à son argent !) pour arriver avant la nuit. Anna

était plongée dans une somnolence agréable. Empreinte d'une douce mélancolie, elle regardait les flocons tourbillonner dans les arbres. Parfois, on pouvait apercevoir la lointaine et petite silhouette de leur destination mais cela ne durait que quelques secondes, le temps de franchir un sommet et de replonger dans une vallée. Depuis le matin, la voiture roulait sans arrêt excepté une pause d'une heure au milieu de la journée pour un rapide dîner et pour permettre au cheval de souffler un peu.

Dans l'après-midi, la pauvre bête commençait déjà à s'épuiser. En fin de soirée, le cocher fut pris de frénésie à l'idée de voyager de nuit. Il se mit à cravacher violemment son attelage, debout sur l'appui-pied, hurlant de toutes ses forces. Le malheureux animal livra ses dernières forces et pressa le pas. Anna prit peur, la mélodie qui s'était installée dans son esprit avec la disparition du soleil s'accéléra. Alors que la diligence était arrivée dans une zone rocailleuse, le chant funèbre cessa brusquement et ce qui devait arriver arriva. Le cheval steppa si bien que, sur un versant abrupt, lors d'un virage vicieux, l'animal se tordit une jambe et glissa dans la pente, emportant son équipage vers le fond de la vallée. La calèche bascula dans la neige et continua de descendre, projetant Anna contre le plafond. Le cocher continua de hurler et d'injurier son cheval, qui s'était rompu le cou dans sa chute, jusqu'à ce qu'un violent cahot l'envoya se briser la tête contre un rocher. Le véhicule termina son parcours et, dans un dernier soubresaut, éjecta Anna qui atterrit dans un épais tapis de neige où elle resta étendue de longues minutes. Quand elle eut retrouvé ses esprits, la jeune servante se releva en s'appuyant contre une portière à demi arrachée. Puis elle redressa la tête afin de contempler le site de l'accident.

Entre les énormes nuages noirs apparaissait parfois un rayon de lune qui éclairait tout le paysage ; Anna put se rendre compte qu'elle était parvenue à l'orée de ce qui ressemblait à une forêt de conifères. Comme la neige avait cessé de tomber, elle quitta la carcasse démantibulée de la calèche et les deux cadavres encore tout chauds pour essayer de trouver son chemin dans l'océan blanc. Les crêtes des congères semblaient prendre plaisir à engloutir la jeune femme lors de son passage comme les vagues d'une tempête qui, d'ailleurs, reprenait peu à peu sa puissance originelle. Longeant la lisière du bois, elle s'aperçut qu'elle en était séparée par un mur bas. Un peu plus loin, une brèche rompait la monotonie de cette longue ligne. A cet endroit, la forêt s'ouvrait en deux rangées pour former une allée conduisant à une masse carrée qui devait être un bâtiment. Mais au moment précis où elle l'aperçut, un énorme nuage voila la lune et c'est dans l'obscurité complète qu'Anna remonta l'allée. Elle frissonnait tout en marchant, mais un refuge l'attendait et il n'en fallait pas plus pour guider ses pas.

La servante s'arrêta, étonnée du silence soudain. La tempête de neige était passée et, par sympathie avec le calme de la nature, eût-on dit, son cœur sembla cesser de battre. Cela ne dura qu'un instant, car la lune ressurgit à nouveau d'entre les nuages et elle vit une bâtisse d'in vraisemblable laideur, de pierres niellées, pourries de lèpre, aux fenêtres crevées. Seule la moitié des murs soutenait encore la toiture béante. Le vent se remit à lancer ses plaintes déchirantes et, repoussant ses craintes et la peur naissante que lui inspiraient ces ruines, Anna se dirigea vers une grande porte bardée de fer qu'elle ne dut pas ouvrir car les arcades, déformées par les siècles, ne permettaient plus la fermeture totale des deux battants. Étonnée, elle pénétra dans les décombres d'une église. La nef avait été relativement épargnée au cours des âges mais du transept ne figurait plus que quatre grosses pilasses et quelques marches qui menaient jadis au chœur dont il ne restait que certaines pierres. Mis à part ceux de la nef, tous les murs avaient disparu et donc la toiture aussi. Anna distingua, au-delà des limites du sanctuaire, les ruines d'un cloître. Il lui fallut un élan de courage pour se livrer à l'exploration de cet ancien couvent défendu par tant de laideur, afin de trouver un refuge qui la protégerait du vent, de la neige et des terreurs de la nuit. Elle s'avança dans les vieux couloirs, désormais à ciel ouvert, dans lesquels le vent faisait retentir ses appels de plus en plus aigus. Comme elle passait devant une antique vasque maintenant emplies de neige, son ouïe détecta un imperceptible changement dans ces notes aigus. Petit à petit, elles s'organisaient et bientôt, Anna entendit la détestable mélodie. Épuisée, elle se mit à courir pour échapper à sa hantise

qui résonnait de plus en plus fort dans sa tête. Anna s'enfuit sans réfléchir, comme si la musique attirait ses pas vers un but inconnu. Après avoir manqué de se rompre le cou en dévalant une volée de marches inégales, la jeune femme discerna une forme environnée d'ombre qui se détachait doucement de la muraille. S'arrêtant brusquement dans sa course, elle resta à quelques toises de l'individu, pétrifiée à l'idée de ne pas être seule dans ces ruines.

Soudain, les nuages découvrirent la tête de l'intrus dans toute son horreur. Elle était énorme, d'une blancheur de craie et trouée de prunelles sanglantes où dansaient des flammes. La bouche, immense et noire, ricanait sur une dentition de félin aux canines démesurées que léchait une étroite langue bifide. Une vapeur noire ondoyait en une monstrueuse auréole autour de ce mufle d'enfer, piqué d'innombrables yeux fixes et cruels : entre deux nuages, des serpents peints de ténèbres se tordaient et se battaient autour de ce crâne démoniaque. Un éclair de lune fit se mouvoir des ailes membraneuses et des griffes luisantes apparurent.

Avec un hurlement qui surpassa les cris du vent, Anna chancela et s'effondra au pied de l'abominable statue.

...

« Regarde, elle à l'air angoissée dans son sommeil.

- Je veux bien le croire. Et je le serais aussi à sa place !

- Où l'as-tu trouvée ?

- Aux pieds du démon, dans les ruines du couvent. Elle a dû s'y égarer pendant la tempête de la nuit dernière. »

Le couple veillait sur le sommeil d'Anna avec curiosité. Le bûcheron était petit, costaud et trapu. Sa femme avait dû être jolie dans sa jeunesse, mais maintenant, son visage se ridait. Tout comme lui, elle était pauvrement vêtue de hardes rapiécées. L'éclat de ses yeux disparaissait de jour en jour, étouffé par la rudesse de leur vie. Dans un coin de la seule et unique pièce de la mesure était dressée une énorme cognée dont la lame, inégale, témoignait d'une utilisation journalière.

« N'empêche... Je me demande ce qu'une jeune femme comme elle peut bien faire dans le coin.

-Que vas-tu faire d'elle ? Tu ne vas quand même pas la livrer au Baron ? lui demanda son épouse.

-Tu sais bien que j'y suis obligé !!! Je ne veux plus avoir d'ennui. Souviens-toi la dernière fois que nous avons hébergé quelqu'un sans son assentiment, il a suspendu ma paie pendant trois mois.

-De toute façon tu n'en fais rien de ta paie !!!s'emporta la femme. Nous sommes perdus au milieu de nulle part. Ta paie ne nous sert pas puisque nous vivons du produit de ta chasse, de quelques légumes et du fromage de cette maudite bique !

-Calme-toi, tu vas la réveiller, lui dit-il en montrant Anna qui s'agitait sur la misérable couche.

-De plus, je me demande d'où ce sale Baron tire son argent. Il n'a jamais de communication avec l'extérieur mais il paye toujours ses serviteurs. Je l'ai demandé à la vieille Martha, mais elle n'en sait rien. Ou plutôt, elle prétend ne rien savoir ! Moi, je dis que ce n'est pas clair, ça sent le soufre. »

...

...Puis elle vit et détourna le regard. Devant elle, sur l'autel, gisaient les parties génitales tranchées d'un taureau, son membre posé sur un tas d'excréments humains. Les cornes ensanglantées de l'animal, encore attachées à des morceaux de crâne, et sa queue accompagnée d'une partie de l'anus étaient disposées de part et d'autre du puant monticule. La langue de la bête, arrachée jusqu'à la racine, complétait le répugnant arrangement. Anna se plaqua une main sur la bouche, écœurée. S'étranglant à demi, elle se détourna rapidement.

« C'est immonde », murmura-t-elle.

...

« Pardon ? »

Anna ouvrit doucement les yeux. Son dos lui faisait mal, elle reposait sur une couche dure et malodorante. Elle regarda quelques instants le plafond, ses vieilles poutres basses qui se croisaient, ses toiles d'araignées... Puis tourna les yeux pour voir qui lui parlait.

« Qu'avez-vous dit, Mademoiselle ? »

-Mais je n'ai rien dit ! articula-t-elle faiblement.

-Ce n'est rien, vous parliez dans votre sommeil, fit une deuxième voix.

-Où suis-je ? demanda Anna.

-Vous êtes dans notre palais ! railla la femme.

-Eloïse ! Ce n'est pas le moment de faire de l'humour, lui reprocha son mari. Je suis Ronald, bûcheron au service de Baron Vhor. Je vous ai trouvée ce matin non loin d'ici, vous étiez frigorifiée. Vu votre état, je vous ai ramenée dans ma chaumière.

-Merci... je n'ai malheureusement rien pour vous remercier...et...

-Ce n'est pas nécessaire, intervint Eloïse avec un grand sourire. On voit tellement peu de gens par ici ! Dites-nous plutôt ce que vous faites dans la région.

-Ah... Oui ! Je viens pour le Baron Vhor, fit Anna, maintenant assise sur le bord du lit.

Les deux hères se regardèrent quelques instants et reportèrent leur regard troublé vers la jeune femme.

-Très bien, je vous indiquerai le chemin. Mais...Bien que la demeure se trouve à deux pas d'ici, je ne vous accompagnerai pas, lui dit le bûcheron, malgré le coup d'œil désespéré que lui jetait sa femme.

Alors qu'Anna se levait, heureuse d'arriver au bout de ses peines, Eloïse intervint :

-Alors vous nous ferez le plaisir de partager notre modeste repas !

Affamée, Anna accepta. Elle n'avait en effet plus rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures.

...

Le Manoir Vhor se composait d'un ensemble de grandes bâtisses disposées en « U » et de plusieurs appentis. Un vaste parc laissé à l'abandon entourait les constructions et quelques buissons désuets bordaient l'allée centrale menant aux portes. Un lierre mangeait la quasi-totalité de la façade mais aucune feuille ne subsistait sur la vieille plante morte. Le tout donnait l'impression d'une vague tristesse.

La nuit tombait déjà lorsqu'Anna gravit les marches de l'antique perron et elle frissonna en faisant résonner plusieurs fois le heurtoir des énormes portes.

Après quelques minutes une voix éraillée se fit entendre :

« Le Baron n'attend personne ce soir ! »

-Je suis Anna Nelson. J'ai ici une annonce indiquant qu'il vous manque une gouvernante. J'ai fait un long voyage pour cet emploi ! »

La porte s'entrouvrit, une vieille femme apparut dans l'embrasement et l'invita à entrer.

« Ma pauvre enfant, vous ne savez pas ce que vous faites ! Enfin, venez. »

Elles pénétrèrent dans un immense hall de réception décoré par de miteuses tapisseries. A plusieurs endroits étaient représentées les armoiries de la famille : un blason sur lequel un loup pointait son museau vers une lune blanche.

« A cette heure, le Baron est dans sa bibliothèque. Je vais vous y conduire, ensuite, je vous indiquerai vos appartements. »

La bibliothèque était une salle impressionnante. Les murs disparaissaient derrière d'interminables rayonnages croulant sous d'innombrables ouvrages. Tous étaient reliés de cuir craquelé et paraissaient aussi vieux que le manoir lui-même.

Le Baron était assis dans un siège confortable et feuilletait un livre dont la reliure qui s'effritait était gravée de lettres d'or à demi effacées. En l'entendant arriver, l'homme déposa son livre et se leva. Il était petit, mince et sec. Ses longs cheveux noirs tirés en arrière grisonnaient et un long peignoir bleu sombre le couvrait.

Lorsqu'il se tourna vers la jeune femme, elle crut défaillir. Le vieil homme correspondait exactement à celui de sa vision. Le même gabarit, le même regard vert, la même expression mauvaise planant sur un visage dépourvu de sourcil, les mêmes fines lèvres exsangues...

« Ainsi vous êtes la nouvelle gouvernante. Je suis Stephen Vhor, dernier descendant de ma famille. Je n'exigerai pas grand-chose de vous, Mlle... ?

- Anna Nelson, Monsieur.

- Appelez-moi Baron, je vous prie, fit-il sèchement. Martha, ma vieille cuisinière, va vous indiquer vos appartements et vous expliquer ce que j'attends de vous. Pour ma part, je vous dirai seulement que je ne désire pas être dérangé dans mes appartements durant la nuit. Souvenez-vous-en.

Sans plus se préoccuper d'Anna, le vieillard se dirigea d'une démarche élégante qui ne cadrerait pas avec sa personne, vers un piano à queue. Le bel instrument était posé sur une petite estrade que le Baron gravit avant de s'asseoir devant la console. Anna eut alors le deuxième choc de sa soirée. Il se mit à jouer un petit air désagréable à la première entente, mais auquel on prenait rapidement goût. On se laissait vite bercer par la violence des aigus et par la profondeur inquiétantes des graves. Telle était la mélodie qu'Anna entendait tous les soirs...

- Bonne nuit, Monsieur, dit-elle en reculant brusquement.

- Baron !!!, tonna-t-il, appelez-moi Baron. »

La cuisinière accompagna la jeune fille quelque peu déroutée jusque dans sa chambre. Une fois dans ses appartements, Anna interrogea la vieille Martha :

« Est-il toujours aussi désagréable, ce Baron ?

- Hélas, depuis la mort de sa femme, il est chaque jour un peu moins sociable.

Il passe son temps dans les vieux livres et s'essaye parfois à des expériences au troisième étage. Personne ne sait ce qu'il y fait. Je n'y ai moi-même plus été depuis des années. Reposez-vous bien, car demain vous devrez vous rendre aux cuisines dès que la cloche sonnera.

- Merci et bonne nuit, Martha. »

À peine la porte fut-elle fermée qu'Anna se laissa tomber sur son lit, épuisée. Elle contempla brièvement son nouvel environnement qu'elle trouva un peu vieillot, puis s'endormit profondément.

Au milieu de la nuit, un grattement sonore tira la nouvelle gouvernante de son sommeil. Elle se dressa sur sa couche et écouta quelques instants, n'entendant que le bruit du vent qui claquait sur sa fenêtre et des vieilles planches qui craquaient doucement. Soudain, le raclement repris de plus belle. Anna en situa l'origine au-dessus de sa chambre, au troisième étage. Elle se leva, légèrement intriguée. De brefs coups se firent entendre sur le plancher, puis un nouveau raclement. Comme les appartements du Baron se situaient dans la partie centrale du manoir et qu'elle se trouvait dans l'aile est, Anna se décida à ouvrir sa porte. Poussée par la curiosité, elle s'engagea doucement dans le couloir. Prenant vers la droite, elle perçut encore quelques grattements. Gravissant d'antiques degrés, elle s'introduisit au troisième étage.

Visiblement, cette partie du manoir n'était jamais entretenue. Des lambeaux pourris de tapisserie pendaient aux murs ; de larges taches d'humidité constellaient les couloirs. Par endroits, les poutres du plafond tombaient en poussière sur le vieux plancher, rongées par le temps ou les termites.

Anna accéda bientôt à la pièce qu'elle soupçonnait être au-dessus de sa chambre. Elle poussa la porte qui résista d'abord puis s'ouvrit dans un grincement aigu. La jeune femme pénétra dans une vaste chambre. Beaucoup de meubles, toujours dans ce même style un peu

vieillot, entouraient un grand lit à baldaquin. Une couche impressionnante de poussière recouvrait toute la pièce. Des milliers de particules en suspension depuis des siècles lui donnèrent envie d'éternuer la première fois qu'elle respira cette odeur vaguement nauséabonde de renfermé et de moisi.

Une forme fine était allongée sur le lit. Anna s'approcha et découvrit avec horreur un cadavre étendu sous un linceul d'une blancheur crayeuse. Ne dépassait du linge, recouvert, comme le reste, d'une épaisse couche de poussière, que la tête d'une femme.

Anna se pencha sur le corps et observa les traits du visage figé et mortellement pâle. Brusquement, les paupières s'ouvrirent et deux yeux se braquèrent sur elle.

Une vague de terreur s'abattit sur Anna. Elle prit la fuite, ne cherchant qu'à mettre de la distance entre elle et ce regard de terreur. Elle courut tant et si bien qu'après quelques minutes, elle déboucha dans un vaste salon.

Le Baron était assis sur une chaise, au milieu de la pièce. Ses bras pendaient le long de son corps immobile. Ses yeux étranges fixaient un tableau au mur, en face de lui. Les muscles contractés de son visage formaient un rictus effrayant.

Comme il n'y avait personne d'autre dans le salon, Anna s'approcha de lui. A ses pieds gisait, renversée, une coupe d'où s'échappaient encore quelques gouttes d'un liquide vermeil. Elle s'arrêta à quelques pas de lui et articula faiblement :

« Baron, tout va-t-il bien ? »

Brusquement, il tourna la tête vers la jeune femme, retroussa les lèvres et poussa un long cri. En l'entendant, la terreur l'envahit une fois de plus et lui glaça les os. Anna tourna le dos à cette vision d'horreur et s'enfuit à toutes jambes. Le cri se transforma en un grognement hystérique. Elle ne perçut que certains mots dépourvus de sens :

« Ma femme...malheur...vous...éveillé. »

Dans sa panique, aveuglée par les diverses draperies qu'elle percutait, elle buta contre une chaise, renversa un vase et se rattrapa de justesse à une commode dont elle arracha une partie du vernis de ses doigts raidis par la frayeur. La gouvernante ne s'arrêta qu'une fois dans sa chambre. Appuyant son dos contre la porte, elle essaya de calmer les battements désordonnés de son cœur.

Enfin, elle décida de s'étendre quelques heures sur son lit, jusqu'à l'aube.

...

...Anna, chargée de l'argenterie de la famille, entra dans la grande salle à manger. Elle s'avança sous le regard de ces détestables araignées. Il y en avait des dizaines, toutes suspendues dans les vieilles poutres du plafond, tissant leurs horribles toiles. Dès qu'elle le pouvait, Anna commençait à les enlever. A chaque fois, le Baron entrait dans une sombre colère. Il semblait vouloir protéger ces sales bestioles ! La voûte paraissait constellée d'étoiles grises autour desquelles gravitaient sans arrêt des satellites noirs.

Dans un accès de folie, la jeune femme prit un couteau d'argent et le lança vers le plafond, en direction des arachnides. Le couvert sectionna une toile et se planta dans la voûte. Anna s'empara alors d'une fourchette toute aussi précieuse et l'envoya faire chuter les petits êtres velus de leurs observatoires. De plus en plus excitée, la servante expédia ainsi tout le service du Baron dans les arcades de l'ancienne voûte.

Quand elle n'eut plus de munitions, au bord de la crise d'hystérie, Anna se rabattit sur les assiettes qu'elle lança, tel un discobole, dans les tapisseries. Les cruches et les plats allaient y passer lorsqu'un cri retentit dans la salle. Le Baron était apparu non loin de la servante, maintenant terrifiée par ce qu'elle venait de faire.

Il était totalement méconnaissable : sa nuque cassée, la tête pendant sur la poitrine, la mâchoire inférieure proéminente et la bouche béante, découvrant des dents pointues et bizarrement recourbées. Ses bras et ses épaules étaient plus épais, son dos plus large, avec

des muscles puissants qui roulaient sous la peau. Mais ce furent ses yeux qui effrayèrent le plus Anna... Rouges et hagards, ils saillaient de leurs orbites comme s'ils allaient lui jaillir de la tête.

Toujours hurlant, il se tourna et s'avança lentement vers la jeune femme, tendant de longues mains frémissantes aux ongles acérés.

Alors que ses doigts allaient se refermer sur sa gorge, Anna se réveilla en sursaut dans son lit trempé de sueur.

Elle se leva lentement et se dirigea vers la fenêtre de sa chambre pour dissiper le cauchemar encore tout frais dans son esprit. Les événements de la nuit dernière avaient troublé son trop court sommeil. Mais était-elle vraiment montée au troisième étage ou l'avait-elle rêvé ?

Le paysage mélancolique était ponctué de rochers ocres et de buissons épars dont les taches d'argent et de vert ocellaient les longues colonnes des ombres du matin. Deux yeux contemplaient ce tableau depuis une petite fenêtre du manoir.

...

Tôt ce matin-là, Anarchis sortit de sa cabane et saisit un petit récipient rempli d'une livre de purette, ce sable noir et ferrugineux qu'il ramassait au bord de la mer. Son maître s'en servait pour sécher les lettres d'encre qu'il traçait chaque nuit dans son vieux grimoire.

Anarchis se dirigea vers la petite maison du maître. En effet, l'apprenti ne vivait pas avec le vieillard. Il avait juste le droit de coucher dans la grange, avec le cheval. L'homme traversa une magnifique clairière entourée d'arbres touffus. Le soleil rasant l'horizon créait de magnifiques jeux de lumières que les oiseaux célébraient de leur léger gazouillis. Anarchis ne remarqua pas les délicates perles de rosée scintillantes qu'il écrasait sous ses chaussures. Il ne prêta aucune attention aux feuilles jaune or qui, en cette saison, lançaient d'humides reflets dorés. Non, Anarchis pensait. Sa main lissant son petit bouc, il réfléchissait d'un air sombre.

« Je dois absolument savoir ce qu'il fait ! Si seulement je pouvais lire quelques pages de son grimoire... Oui, je vais passer à l'action aujourd'hui... Je veux apprendre ! »

Posant un pied sur le seuil, il frappa quelques coups brutaux sur la porte afin de réveiller le vieux.

-Oui, oui... ça va. J'arrive, je ne suis pas encore sourd!

La lourde porte ornée de deux dryades aux longs cheveux s'entrouvrit, laissant entrer le visiteur.

Descendant deux petites marches pour pénétrer dans la pièce, comme c'était l'usage en ce temps-là, Anarchis fut frappé par la lourde chaleur qui y régnait.

« Ah, mon bon Anarchis, te voilà. C'est vraiment gentil de ta part de faire cela pour moi. »

...

Le vieillard somnolait doucement devant son feu, étudiant un parchemin couvert d'étranges schémas, lorsqu'un bruit de cavalcade le fit sursauter. Il déposa hâtivement son manuscrit sur la table de travail puis se dirigea vers la fenêtre dont il écarta les papiers huilés. Maze eut le temps d'apercevoir cinq chevaux piaffant dans sa clairière.

La porte sauta de ses gonds dans un bruit éclatant et un homme en uniforme de mailles pénétra sauvagement dans la pièce, précédant ses trois compères, le cinquième étant Anarchis qui se tint à l'extérieur de la maison.

« Saisissez-le ! » beugla le premier des gardes. Car c'étaient des gardes, tous quatre vêtus de mailles luisantes avec une épaisse ceinture de cuir enserrant leur taille. De grosses épées de fer pendaient à leur côté. Un casque ouvert leur protégeait la tête et celui du chef s'ornait d'une crête s'inspirant des anciens généraux romains.

Les trois subalternes se regardèrent puis reportèrent leur attention en direction du vieil homme avec une lueur d'appréhension. Visiblement le vieillard leur paraissait moins inoffensif qu'on aurait pu le croire.

« Allez, exécution !, insista le chef, on ne va pas passer l'après midi à arrêter ce sor... ce vieux croulant ! »

A ces mots, les hommes de mains reprirent courage et s'emparèrent de Maze qui commençait à comprendre ce qui lui arrivait.

Dans l'hôtel de ville, Natas, le maire, de ses mains gantées, sortit une bourse bien ronde d'un de ses coffres. Anarchis se tenait debout, parfaitement droit, regardant le maire avec un respect mêlé de crainte.

-Tenez, voici votre paie. Vous l'avez méritée.

Les yeux du chasseur de sorciers s'allumèrent en estimant la valeur de son salaire. Puis les deux hommes se dirigèrent vers un balcon d'où ils pourraient assister à l'exécution.

Depuis un recoin sombre de la pièce, une ombre les suivit d'un regard flamboyant de malice et de haine.

Les flammes léchaient les pieds déchaussés du vieillard qui se tordait dans les affres de la douleur. Le supplicé ferma les yeux et le ciel parut s'assombrir devant la lumière que dégagea le bûcher en cet instant. Il paraissait sur le point de parler mais chaque fois, une douloureuse grimace l'empêchait de s'exprimer. Après plusieurs essais, une voix grave et forte s'éleva sur la petite assemblée qui assistait avec curiosité à la crémation.

« - Aaaaarchiiiiis ! Maudite larve ! Tu fus indigne de ma confiance. Pour cela, je te maudis, toi et ta descendance.

Le chevalier Malheur se rapprochera de toi et de tes rejetons, il mettra pied à terre et sa main vous touchera, vous écrasera, vous broiera... »

Les flammes environnant le visage du condamné l'empêchèrent de parler durant quelques instants. Puis, alors que tous pensaient l'homme trépassé, sa voix s'éleva à nouveau, pleine de puissance.

« -Jusqu'à tes arrières-petits enfants, par ta faute, un individu mourra à chaque génération... »

Quelques minutes s'écoulèrent puis une petite voix égrillarde et triste dit :

« - Le Père Maze s'en est allé rejoindre des cieux plus cléments que ceux qui bordent notre cruel monde. Peut-être y trouvera-t-il enfin la place réservée aux hommes de connaissance.»

Un murmure d'assentiment parcourut l'assemblée et bientôt, la foule gronda son mécontentement.

« -Maze n'était pas un sorcier, cria une femme entre deux âges, vêtue de hardes. Il ma soignée de ses décoctions d'herbes lorsque mon côté me faisait souffrir.

-Ses quelques incantations ont rendu leur lait à mes vaches, brailla un paysan.

-Il a guéri ma cadette quand son ventre était gonflé, ajouta une mère de famille. »

La multitude se dirigea bientôt vers les grandes portes ouverte de l'Hôtel de Ville.

Alors que les pierres commencèrent à voler, le maire appela son serviteur.

« Stephen ! Allez fermer les portes avec Anarchis et faites ce que vous avez à faire ! »

L'homme au regard haineux sortit de l'ombre et courut aux portes avec le chasseur de sorciers. Ils s'arcbutèrent sur les battants et mirent en mouvement les lourdes masses de bois. Au dernier moment, Stephen poussa brutalement Anarchis au dehors et ferma lui-même l'entrée.

L'homme eut juste le temps d'entendre le bruit de la poutre de sécurité lui condamna définitivement l'accès à l'Hôtel de Ville quand la première pierre le frappa au visage...

Dans une salle obscure, le maire souriait à son domestique.

« -Maintenant, je m'en vais, Stephen. Je te laisse continuer à ma place. »

Puis découvrant des mains griffues et étrangement poilues, il lança ses gants au petit homme et disparu dans un tourbillon de flammes, laissant son rire diabolique planer dans une odeur de souffre.

A présent seul dans la pièce, Stephen songeait :

« Tout cela est-il vraiment juste ? Dois-je vraiment le suivre ? »

Au crépuscule, une petite ombre se faufila parmi les ruelles du bourg et gagna la place du bûcher. Elle se courba et fouilla les cendres de ses petites mains.

Une silhouette observait la scène depuis l'hôtel de ville, quand l'enfant se redressa, un petit objet scintillant à la main. Les yeux hagards, il s'élança d'un pas chancelant vers l'obscurité d'un coupe-gorge.

Toujours caché dans l'ombre des gros pilastres de l'hôtel de ville, Stephen sourit et prophétisa :

« -La malédiction du vieux Maze aura bien lieu. Le fils d'Anarchis Nelson, vient d'être happé par le sombre pouvoir de l'anneau. La trahison de son père en a décidé ainsi. »

...

...la petite chapelle dans laquelle se trouvait, lui avait-on dit, la coupe exerçait une sorte d'attrait sur Anna. A son passage devant la petite porte, elle ne put s'empêcher de l'entrouvrir et de jeter un regard dans la pièce. Alors, durant quelques instants, la jeune femme contempla l'objet posé sur sa châsse de satin vermeil. De petites étoiles allumées par les pauvres rayons solaires traversant la crasse des rares vitraux illuminaient faiblement les fines ciselures d'or rouge. Chaque reflet accentuait la beauté et l'aura noire que dégageait cette coupe. Irrésistiblement attirée, Anna fit quelques pas à l'intérieur de la pièce. Le calice ne se trouvait alors plus qu'à peu de distance de sa main. En tendant le bras, elle réduisit encore cette distance. Puis, sans presque s'en rendre compte, elle toucha la coupe du bout des doigts. L'objet était glacé à tel point que la jeune femme en sursauta. Le léger choc fit chuter de son présentoir la chose qui l'avait tant attirée. Anna vit cette chute au ralenti : la coupe fit un tour sur elle-même... puis une petite vrille... et enfin s'écrasa brutalement. Une grande lézarde brisa sa beauté et son attrait quand une explosion de lumière glacée secoua la pièce. Un écran de givre obtura la vision d'Anna. Ce ne fut que lorsque son cœur gelé s'arrêta de battre que la jeune femme se réveilla, transie de sueurs froides, assise, la tête posée sur une table et les mains cramponnée à son balai.

...

Anna était à nouveau dans la bibliothèque du Baron. Celui-ci se reposait dans son vieux fauteuil tout en fumant une longue pipe aux allures étrangement serpentines. Martha, la vieille cuisinière avait demandé à la jeune femme de l'accompagner pour servir le thé au Baron. Le vieil homme avait gentiment engagé la conversation avec la femme de chambre et tous deux échangeaient les banalités que peuvent échanger un maître et sa domestique lorsque Stephen Vhor lui posa innocemment une question sur la musique :

« -Avez-vous quelques connaissances musicales ?

-Oh, il m'arrive parfois d'entendre une étrange mélodie, répondit Anna sans presque s'en rendre compte.

-C'est le chant de tes ancêtres, de ta vraie famille, dit le Baron en hochant la tête. Tu ne dois pas lutter avec, car il te guidera jusqu'à ce que tu fasses ce qui doit être fait.

-Tais-toi ! cria-t-elle soudain, irritée sans aucune raison apparente et manquant tellement de respect au Baron que la vieille servante en sursauta. Tes paroles ne sont que mensonges ! Vous êtes complètement fou !

- Du calme, petite fille. Et regarde, j'ai quelque chose pour toi. » Le vieillard se tourna vers un meuble massif sur lequel était posé un petit coffre noir. Il en souleva le couvercle et y prit un objet. Anna vit luire faiblement un anneau dans la main qui lui tendait le bijou.

« Tiens, elle appartenait à ton grand-père. »

La bague était un sceau destiné à signer et à sceller les documents officiels. Anna avait vu l'oncle Triffith utiliser une chevalière similaire, la sienne s'ornant de ses initiales. Mais le symbole de l'anneau n'était autre que l'anneau du vieux Maze, mort depuis plusieurs siècles déjà. Le petit objet avait traversé les années, toujours chargé de la malédiction lancée par le mage avant de mourir.

D'abord possédée par le fils d'Anarchis Nelson, décapité par l'Inquisition, le bijou avait ensuite appartenu à d'autres membres de la famille pour enfin arriver aux mains du grand-père d'Anna, mort au début de la guerre qui avait secoué plus d'un royaume. En tant que garant de la malédiction, Stephen Vhor l'avait conservé quelques années, en attendant l'arrivée d'Anna, irrésistiblement attirée par son destin.

Mais, toutes ces choses, la servante n'en avait connaissance. La mélodie s'empara de tous ses sens. Elle entendit sa musique, sentit l'horreur qu'elle véhiculait, goûta la tristesse qui l'accompagnait sur le bout de sa langue et ressentit son pouvoir. Mais elle ne voyait plus qu'une seule et unique chose, des flammes synonymes de destruction. Sans en avoir conscience, elle enfila l'anneau, s'empara d'un couteau et le plongea dans le cœur de la vieille cuisinière.

Les fantasmes les plus délirants se mirent à hanter l'esprit d'Anna. Des êtres morbides menaient un sabbat de feu et de sang dans sa tête.

La peur, une peur irraisonnée, s'empara de la jeune femme. La plus innocente des chaises se métamorphosait en une improbable chimère. Le mobilier de l'antique demeure s'animait afin d'effrayer Anna... Mais était-ce le mobilier ou son imagination ?

Les esprits du manoir dansaient une sarabande infernale devant ces yeux alors qu'elle courait au travers des vieilles salles et des sombres couloirs.

Le vieux loup de l'armoire des Vhor observa, avec un mélange d'étonnement et de pitié, la jeune hystérique se diriger vers le hall central de la grande résidence puis s'échapper à travers le parc en poussant des cris de terreur.

Une collision avec un arbre centenaire lui fit reprendre douloureusement contrôle d'elle-même. Appuyée contre une longue aiguille de pierre, elle tourna son regard vers le Manoir. Comme dans un rêve, elle vit la massive demeure s'évanouir peu à peu. S'effaçant doucement de la réalité, la bâtisse, ainsi que la forêt qui l'entourait, se retiraient de la réalité, rejoignant le monde obscur des souvenirs.

Quand les arbres d'un âge anormal eurent complètement disparus, Anna se retrouva seule, au milieu d'un désert de rocailles, perdue dans les derniers rayons du soleil couchant. Une énergie malsaine émanait maintenant de cette région. La nuit eut tôt fait de s'installer complètement et la jeune femme de se sentir perdue et abandonnée.

Ce fut une longue attente, dans le froid mordant et cette obscurité. Ce qui lui restait de raison ne cessait de lui hurler de fuir, fuir à toutes jambes tant qu'elle le pouvait encore, au lieu de s'exposer aux sacrilèges et à la damnation. La peur et le froid se saisissaient d'elle de plus en plus cruellement, alors, elle serra plus fort ses bras autour de sa poitrine, à s'en faire mal. Des roches aigues, tranchées d'ombres, la cernaient de toutes parts comme les vestiges d'une forteresse détruite. Dans le froid le plus intense, elle voyait la neige se figer, les flaques d'eau geler et les roches se craqueler de givre. À chacune de ses respirations, un nuage blanc

s'exhalait, comme un petit fantôme, de ses lèvres haletantes. Sa tunique de servante ne la protégeait plus. Elle se vit couverte de givre elle aussi, saisie jusqu'aux os, enrobée comme les pierres dans cette glaciation insidieuse. Et dans son cœur transi, scintillait une angoisse croissante, irraisonnée. On ne voyait toujours rien, pas le moindre mouvement, mais l'épouvante glacée qui l'étreignait tout entière.

Anna était une statue de glace, à présent incapable du moindre mouvement, aussi pétrifiée que les rochers parsemant la plaine. Comme une pierre, vraiment, impuissante et inerte, elle sentit le froid descendre encore de plusieurs degrés, si vif qu'il en devenait brûlant et que les pierres se fendaient en deux dans des crissements affreux. Un froid tel qu'aucun être humain ne pourrait le supporter, alors que ses membres ne lui répondaient plus et que les battements de son cœur se ralentissaient inexorablement.

Anna eut l'intuition de sa mort, elle la sentait la gagner sans hâte, figer lentement ce qui lui restait de vie. Ses sens ne percevaient plus rien, plus un son, plus une odeur, rien d'autre que l'image brouillée d'un paysage saisi par la brume. Et c'est ainsi qu'elle eut tout à coup le sentiment d'une présence.

Quelque chose montait jusqu'à elle, lentement, dans le brouillard de cet enfer glacé. Quelque chose d'effroyable, une abomination indicible et pernicieuse qui s'emparait de son corps et de son âme. De tout son être, elle voulut crier, hurler de terreur devant cette horreur invisible, mais une pierre ne crie pas. Une pierre ne peut que résister au vent, à la neige ou à la pluie, s'éroder sans doute et se débarrasser de toutes ses aspérités jusqu'à devenir immuable pour l'éternité.

Ainsi était Anna lorsqu'un rire se fit entendre. Un rire gras, profond, sourd, gélatineux... surnaturel... inhumain... désincarné... Une gigantesque ombre, accompagnée d'une musique assez désagréable, passa devant la pierre, mais Anna ne put la voir...

Non loin d'elle gisaient deux autres cadavres : celui d'un cocher et celui d'un cheval...

Quelques jours plus tard, un jeune vendeur de journaux lut ceci :

« **Grave accident à Amsfelt** ...sans nouvelles du cocher depuis trop longtemps...en raison de mauvaises conditions climatiques, les secours sont arrivés plusieurs jours après la mort des occupants de la calèche... Étrangement, le corps de la femme a été retrouvé à presque vingt-cinq toises des lieux de l'accident. Elle n'aurait jamais pu être projetée jusque là par le choc. Or ses blessures, surtout à la tête, n'auraient permis à aucune personne normalement constituée de parcourir une si grande distance... Les médecins sont formels, la mort a dû être rapide....Le mystère reste donc entier. »

Le Galérien, semaine du 18 au 25 octobre.

Maitre Wilbur



